

*Les Cuivas. Une ethnographie où il sera question de hamacs et de gentillesse, de Namoun, Colombe et Pic, de manguiers, de capybaras et de yopo, d'eau sèche et de pêche à l'arc, de meurtres et de pétrole, de l'égalité entre les hommes et les femmes*, Bernard Arcand. Lux éditeur, Montréal, 2019, 368 p.

Philippe Erikson

Volume 49, numéro 3, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Erikson, P. (2019). Compte rendu de [*Les Cuivas. Une ethnographie où il sera question de hamacs et de gentillesse, de Namoun, Colombe et Pic, de manguiers, de capybaras et de yopo, d'eau sèche et de pêche à l'arc, de meurtres et de pétrole, de l'égalité entre les hommes et les femmes*, Bernard Arcand. Lux éditeur, Montréal, 2019, 368 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 49(3), 91-94.  
<https://doi.org/10.7202/1074550ar>

toutefois superficielle et difficile à saisir. Il y a une vingtaine d'années, Gérard Bouchard (1999 : 17) avait proposé une conception de la nation québécoise qui inclurait pleinement les Autochtones ; il proposait alors de présenter les Autochtones comme les « premiers Québécois ». Si on fait l'histoire de la nation québécoise et qu'on considère les Autochtones comme les premiers Québécois, alors il faut bien sûr faire commencer l'histoire du Québec avec l'histoire des Autochtones et il faut les inclure dans le « nous ». Est-ce là la vision des auteurs ? Ou envisagent-ils plutôt le Québec, à la manière de Fernand Dumont (1995), comme un ensemble multinational, composé notamment du groupe majoritaire d'héritage canadien-français et d'une pluralité de nations autochtones ? Dans ce cas, il convient également de faire commencer l'histoire du Québec avec l'histoire des peuples autochtones, mais alors les Autochtones ne font pas partie du même « nous » que celui de la majorité. D'ailleurs, dans cette optique, puisque « le Québec » constitue le territoire de référence du groupe majoritaire, mais pas des différentes nations autochtones peuplant aujourd'hui son territoire (comme l'illustre d'ailleurs le manuel *Seven Generations* qui s'intéresse aussi bien au Canada qu'aux États-Unis, les Mohawks vivant des deux côtés de la frontière), il ressort que le choix de faire l'histoire du Québec constitue déjà un engagement de privilégier l'histoire du groupe majoritaire... Ou estiment-ils que l'identité québécoise ou canadienne est fondamentalement le fruit d'un métissage entre Européens et Autochtones (Saul 1998, 2008 ; Poliquin et Dubuc 2014) ? Dans ce cas, on pourrait, comme l'a récemment fait avec créativité Patrick Couture (2019), faire commencer l'histoire du Québec avec l'histoire des Autochtones *ainsi que* celle des Européens avant leurs premiers contacts en Amérique. Ces questions sont laissées sans réponse dans l'étude, qui donne finalement

l'impression de s'intéresser assez peu à ce genre de débat.

En somme, c'est en vain qu'on cherchera dans les trois volumes de cette étude une tentative de réfléchir à la signification plus large de l'évolution de la place des Autochtones dans les manuels scolaires du Québec. Cela dit, ne soyons pas trop sévères. On ne trouvera nulle part ailleurs une recherche empirique plus fouillée sur la place des Autochtones dans les manuels d'histoire nationale du Québec publiés au cours des quarante dernières années : voilà la grande contribution de l'étude.

Gabriel Arsenault  
Professeur agrégé,  
École des hautes études publiques,  
Université de Moncton

#### Notes

- 1 Thibault Martin est décédé le 9 septembre 2017. Une bonne partie de la rédaction semble avoir été réalisée par Helga Elisabeth Bories-Sawala, le troisième volume de l'étude étant même écrit au « je » (alors que les deux premiers volumes sont écrits au « nous »). Cela dit, comme l'étude dans son ensemble est cosignée par les deux auteurs, nous nous référons ici aux auteurs au pluriel.
2. Mentionnons que depuis juillet 2020, les trois volumes du livre sont disponibles gratuitement parmi les Classiques des sciences sociales de l'UQAC ([http://classiques.uqac.ca/contemporains/Martin\\_Thibault/Martin\\_Thibault.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Martin_Thibault/Martin_Thibault.html)).

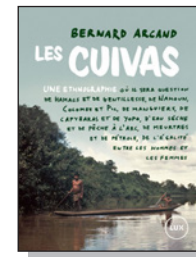
#### Ouvrages cités

- BOUCHARD, Gérard, 1999 : *La nation québécoise au futur et au passé*. VLB éditeur, Montréal.
- COUTURE, Patrick, 2019 : *La préhistoire du Québec. La grande épopée de nos origines*. Fides, Montréal.
- DUMONT, Fernand, 1995 : *Raisons communes*. Boréal, Montréal.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, 2014 : *Je me souviens ? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse*. Fides, Montréal.
- POLIQVIN, Carole, et Yvan DUBUC, dir., 2014 : *L'Empreinte*. 1 h 25 min. ONF (long métrage).

SAUL, John Ralston, 1998 : *Réflexions d'un frère siamois*. Boréal, Montréal.

—, 2008 : *Mon pays métis*. Boréal, Montréal.

VINCENT, Sylvie, et Bernard ARCAND, 1979 : *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires*. Hurtubise, Montréal.



**Les Cuivas. Une ethnographie où il sera question de hamacs et de gentillesse, de Namoun, Colombe et Pic, de manguiers, de capybaras et de yopo, d'eau sèche et de pêche à l'arc, de meurtres et de pétrole, de l'égalité entre les hommes et les femmes**

Bernard Arcand. Lux éditeur, Montréal, 2019, 368 p.

LES BONNES ETHNOGRAPHIES ont-elles une date de péremption ? Sûrement pas, à en juger par l'œuvre de la brillante génération d'amazonistes née dans la première moitié des années quarante. Les pantalons à pattes d'éléphant sont passés de mode, certes, mais pas les écrits de ceux qui les portaient à la fin des années soixante. Et tant mieux, car leurs thèses n'ont souvent été publiées que plusieurs décennies après leur soutenance – et, qui plus est, dans une langue souvent autre que celle de leur *alma mater*. Sous l'épave (du temps) est la page (du livre). Peter Silverwood-Cope (1945-1989) a tardé presque vingt ans avant de publier, en 1990, une version portugaise de son doctorat de Cambridge (Silverwood-Cope 1973 ; 1990). Patrick Menget (1942-2019) a mis près d'un quart de siècle pour publier, en portugais lui aussi, un doctorat soutenu à Paris en 1977 (Menget 1977 ; 2001). Esther Jean Langdon (née en 1944) a attendu près de quarante ans pour publier une version espagnole de son Ph.D.

américain (Langdon 1974; 2014). C'est cependant Bernard Arcand (1945-2009) qui bat tous les records, avec cet ouvrage posthume qui paraît aujourd'hui en français, près d'un demi-siècle – quarante-sept ans, pour être précis – après l'obtention du diplôme britannique qui en est la source (Arcand 1972; 2019).

Plutôt qu'à la prétendue nonchalance des hippies, sans doute est-ce à l'indéfectible engagement politique de la génération 68 qu'il faut attribuer d'aussi longs délais avant le retour sur investissement des premiers séjours sur le terrain. Un des points communs entre les auteurs précédemment cités est en effet d'avoir connu une époque où, de l'Afrique au Vietnam, les guerres de décolonisation faisaient rage et où, dans une Amérique latine dominée par la CIA et les dictatures militaires, l'enjeu essentiel n'était autre que la survie même des Amérindiens. Localement, ces derniers étaient encore trop souvent considérés comme des formes de vie inférieures, voire nuisibles, et les mots « génocide » et « ethnocide » revenaient avec une accablante régularité dans les mots clés des publications de l'époque. En conséquence, et bien souvent au détriment du volet scientifique de leur œuvre, les auteurs dont nous parlons participaient activement à la création d'ONG telles Survival International, Cultural Survival, IWGIA (Indigenous Workgroup for Indigenous Affairs) ou encore le CEDI (Centro Ecuménico de Documentação e Informação), rebaptisé depuis ISA (Instituto Socio-Ambiental).

C'est dans ce contexte de militantisme intense (on ne disait pas encore « activisme » à l'époque) que Bernard Arcand, membre fondateur d'IWGIA, a non seulement refusé de publier sa thèse, mais encore poussé le scrupule jusqu'à demander sa mise sous clef dans les archives de Cambridge. Il craignait que l'industrie extractive, les missionnaires, la guérilla et les colons malintentionnés n'y puisent des informations susceptibles de se

retourner contre les Cuivas. Les données démographiques faisaient apparaître la faiblesse de leurs effectifs (et, partant, leur vulnérabilité), tandis que des informations sur le nomadisme (un des sujets principaux de la thèse) risquaient de les rendre plus facilement repérables par leurs assassins, inventeurs du glaçant néologisme *cuiviar*, « chasser le Cuiva » (p. 298). Un demi-siècle plus tard, les protagonistes ayant tous disparu, la situation avait évidemment évolué. Les conditions étaient enfin réunies pour que puisse paraître ce livre au titre sobre et au sous-titre espiègle, à l'image d'un auteur généreux et modeste mais dont l'humour souvent acerbe transparait à pratiquement toutes les pages<sup>1</sup>.

*Les Cuivas* est toutefois plus qu'une simple thèse vivace à floraison tardive. C'est bien plus que la simple traduction posthume du texte universitaire initialement présenté comme doctorat à Cambridge. L'auteur avait en effet totalement réécrit son manuscrit au cours d'une année sabbatique à Berkeley, en 2002-2003, et sa veuve et compagne de toute une vie, la Danoise Ulla Hoff, a ensuite pris le relais pour finaliser le manuscrit. Elle fut épaulée pour cette tâche par Serge Bouchard et Sylvie Vincent – vieux complices, collègues et compatriotes canadiens de son défunt mari (Delanoë 2020). Si le fond reste inchangé, le public visé n'est donc plus le même, la version remaniée s'adressant à un lectorat bien plus vaste que celui des seuls spécialistes d'ethnographie américaniste. Elle ne comprend d'ailleurs aucune bibliographie et contient quelques erreurs factuelles que l'auteur principal, s'il avait vécu assez longtemps pour relire les épreuves, aurait certainement corrigées. Par exemple, « Makuna » n'est pas le synonyme contemporain de « Maku » (p. 48), et « armadille » est le nom d'un insecte, pas celui du tatou (p. 24). À la lumière de ce que l'on sait depuis 2012 du passé nazi de Reichel-Dolmatoff, sans doute

Arcand – s'il avait pu réviser le dernier jet de son livre – aurait-il aussi amendé son panégyrique de « don Geraldo » (p. 53-55).

Néanmoins, répétons-le, l'ouvrage s'adresse à un public élargi et il a par ailleurs le mérite, tout en exposant une ethnographie, d'analyser la vétusté de certaines des thématiques qu'elle aborde. Les chasseurs-cueilleurs de naguère sont devenus les animistes d'aujourd'hui, et Arcand, en bon professeur d'anthropologie qu'il était, a su en tirer le meilleur parti sur les plans à la fois littéraire et pédagogique. Il écrivait d'ailleurs avec suffisamment de talent pour réussir à exposer, par exemple, les subtilités d'un système de parenté *kariëra* sans une once de jargon technique et sans le moindre schéma, par la seule magie du verbe et de la verve (p. 175-182).

Truculent d'anecdotes personnelles, ce livre s'inscrit dans la vénérable tradition de ce que Debaene (2013) appelle « les deux livres de l'ethnologue » : l'un, plus détaché, destiné au monde académique; l'autre, plus intimiste, flirtant dangereusement avec le récit de voyage. Il s'y inscrit cependant avec ceci de particulier qu'il fait d'une pierre deux coups, en étant l'un et l'autre à la fois. C'est certes l'aventure humaine qui mène la narration dans ce récit d'une rencontre où l'ethnologue se met volontiers en scène; mais l'érudition n'est pas négligée pour autant, et l'ouvrage contient des observations sur des thématiques moins triviales qu'on ne pourrait le penser et qu'on ne trouvera pas facilement ailleurs. Par exemple sur les sujets suivants : l'origine des tâches mongoliques, dues au pincement d'un fantôme (p. 173); l'utilisation de cheveux, coupés avec un rasoir fait d'une mâchoire de piranha, pour confectionner des ceintures et des cache-sexes (p. 115); le *back-channel* et l'attribution des tours de parole (p. 241); la nature intrinsèquement dialogique de toute conversation, fût-elle communautaire (p. 187); la remarquable prédictibilité

de la chasse (p. 129); les liens entre nomadisme et gestion des excréments (p. 140); la théorie cuiva de la décomposition du cadavre, supposément déclenchée par l'éjaculation des mouches (p. 172); l'interprétation du suicide à l'aune de la sorcellerie plutôt que du désespoir (p. 233); une eschatologie à double entrée (ou plutôt à double sortie), la moitié de l'âme étant recyclée en Blanc; une onomastique qui combine à la fois les aléas de l'oniromancie et la rigidité d'un recyclage des noms régi par la stricte logique kariéra (p. 230)...

L'ouvrage tient également toutes les promesses de son sous-titre, en explicitant la longue liste des thématiques qui y sont annoncées. *Hamacs et gentillesse* : parce que la métaphore du couple est : « Ceux qui dorment dans le même hamac » (p. 114). *Namoun, Colombe et Pic*, parce que ce sont des figures cruciales de la mythologie. Les *capybaras*, parce qu'étonnamment, ils représentent 30 % de l'alimentation carnée (p. 124). Le *yopo*, en tant qu'hallucinogène fort prisé et dont il est souvent question dans l'ouvrage. Outre des thèmes mythologiques et le principe d'inclusion de tout animal comestible, fût-il terrestre, dans la catégorie des animaux des animaux « aquatiques » (p. 122), la notion d'eau sèche trahit le lourd passé structuraliste d'Arcand et, surtout, elle reflète le constat que 77 % du tableau de chasse des Cuivas provient de la zone où l'eau et la terre se touchent (p. 135), tandis que les légumes proviennent de la partie humide d'un environnement sec (p. 155). En outre, un tour de passe-passe linguistique permet de transformer en terre ferme une partie des eaux de la rivière : celle où l'on peut voir les poissons pêchés à l'arc (p. 156). *Meurtres et pétrole* se passent hélas de commentaire. *L'égalité entre les hommes et les femmes*, enfin, renvoie (entre autres) au rôle de ces dernières comme spécialistes de la « capture des légumes » (p. 100). Même si, d'après les décomptes de l'auteur (fidèle en cela à l'intérêt du

milieu scientifique de son époque pour la question des protéines), la consommation quotidienne de viande des Cuivas adultes s'élevait à 525 grammes par jour, contre 375 grammes de fruits ou légumes (p. 125), et même si les hommes passent à peu près 16 heures par jour dans le hamac, contre seulement 12 ou 13 pour les femmes (p. 137). (« À l'université, la capacité de fournir de longues colonnes de chiffres détaillés demeure souvent le seul moyen de convaincre », p. 138).

En plus du texte principal signé par l'auteur, *Das Cuiva* – comme Arcand aurait souhaité que s'appelle son livre – contient un grand nombre de ce que j'appellerais volontiers, si je ne craignais de froisser mes amis de l'Académie française et de la Belle Province, des « *bonus features* » : une préface de ses amis de toujours, Christine et Stephen Hugh-Jones (p. 9-17, traduite par Geneviève Deschamps); un mot d'ouverture qui est aussi un superbe lettre d'amour de sa compagne, maîtresse d'œuvre de ce projet éditorial (p. 19-40); le plan d'un épilogue qui n'a jamais été rédigé (p. 303); un portrait de Bernard Arcand par son collègue Francisco Ortiz (p. 303-310); la liste exhaustive des écrits d'Arcand portant sur les Cuivas (p. 311-313); un mot de remerciements signé Ulla Hoff (p. 355-356) et, en annexe, deux articles : « L'après-terrain ou apprendre à se taire » (p. 317-330) suivi de « Dieu est un Américain » (p. 331-353, traduit par Geneviève Deschamps). Ces ajouts font de cet ouvrage, outre une référence sur les Cuivas, un véritable hommage à l'auteur.

Pour ne rien gâcher, ce livre est beau en plus d'être intéressant, notamment grâce à ses illustrations : 2 cartes et, surtout, 31 photos noir et blanc de Bernard Arcand. Des clichés absolument magnifiques et dont le positionnement au regard du texte s'avère particulièrement astucieux, l'emplacement ayant visiblement été choisi avec le plus grand soin. Les dessins de hamacs utilisés comme

pied-de-lampe entre les pages 19 et 91 ajoutent enfin une touche tout à la fois élégante et romantique. On ne les trouve en effet nulle part ailleurs que dans le prologue de l'auteur et dans le texte que sa compagne a inséré entre celui-ci et la préface : une émouvante ouverture intitulée « Bernard, comme je l'ai aimé ».

Philippe Erikson  
Université Paris Nanterre

## Note

1. Pour donner juste un exemple de l'humour de l'auteur, citons ce récit du jour où, ayant raconté que sa famille mangeait des escargots, il constata ceci : « ... mes interlocuteurs firent la moue pendant deux jours, convaincus que j'appartenais à une race de sous-humains dont la seule excuse devait être la famine perpétuelle » (p. 128). Son sens de la formule transparait aussi, entre mille autres exemples, dans son commentaire sur l'avarice « traitée comme un crime contre l'humanité » (p. 110).

## Références

- ARCAND, Bernard, 1972 : *A contribution to Cuiva ethnography*. Ph.D. dissertation, Cambridge University.
- , 2019 : *Les Cuivas*. Lux éditeur, Montréal.
- DEBAENE, Vincent, 2013 : « Les deux livres de l'ethnologue. Ethnologie et littérature en France entre 1930 et 1955 ». *Recherches & Travaux* 82 : 39-51.
- DELANOË, Nelcya, 2020 : « Les contreforts de l'histoire. Hommage à Rémi Savard (mars 1934-décembre 2019) et Sylvie Vincent (avril 1941-avril 2020) ». *Journal de la Société des américanistes* 106(1) : 185-200.
- LANGDON, Jean Esther Matteson, 1974 : *The Siona medical system: beliefs and behavior*. Ph.D. dissertation, Tulane University, New Orleans.
- , 2014 : *La negociación de lo oculto: chamanismo, medicina y familia entre los siona del bajo Putumayo*, Popayan (Colombia), Editorial Universidad del Cauca [version anglaise en 2019, chez le même éditeur : *Cosmopolitics among the Siona: Shamanism, Medicine and Family on the Putumayo River*].
- MENGET, Patrick, 1977 : *Au nom des autres. Classification des relations sociales chez les Txicão du Haut-Xingu (Brésil)*. Thèse de

doctorat de troisième cycle, École pratique des Hautes Études (VI<sup>e</sup> section).

—, 2001 : *Em nome dos outros. Classificação das relações sociais entre os Txicão do Alto Xingu*, Lisbonne, Museu Nacional de Etnologia/Assirio & Alvim.

SILVERWOOD-COPE, Peter Lachlan, 1973 : *A contribution to the Ethnography of the Columbian Makú*. Ph.D. dissertation, Cambridge University.

—, 1990 : *Os Makú: povo caçador do noroeste da Amazônia*. Editora UnB, Brasília.

## Résumés / Abstracts / Resúmenes

### Habiter son territoire forestier : valeurs, attentes et perceptions des Mi'gmaq de Gespeg

Denis Blouin, Jean-François Bissonnette et Luc Bouthillier

Cet article s'intéresse aux Mi'gmaq de Gespeg, qui participent à des initiatives en foresterie communautaire depuis plus de quinze ans près de la ville de Gaspé, au Québec. Les auteurs tentent de définir ici les perceptions et les attentes de cette communauté dans ce domaine, ainsi que son engagement en foresterie communautaire, et de comprendre la direction qu'elle souhaite prendre dans son projet forestier. Dans ce but, ils ont effectué des séjours, des recherches documentaires et des entretiens dans une démarche collaborative avec la communauté, pour préciser sa vision et ses objectifs – ce qui a permis de conclure à la spécificité de ses attentes, plutôt culturelles et identitaires qu'économiques concernant le territoire et la forêt. Les résultats obtenus suggèrent la pertinence d'explorer une gouvernance territoriale et forestière innovante et adaptée au contexte autochtone.

**Mots-clés :** Mi'gmaq, foresterie communautaire, vision autochtone, objectifs des Premières Nations, gouvernance territoriale et forestière

### Inhabit our forest territory: Values, expectations and vision of the Mi'gmaq of Gespeg

Denis Blouin, Jean-François Bissonnette and Luc Bouthillier

Our research concerns the Gespeg Mi'gmaq community which started its community forestry project 15 years ago near the town of Gaspé in Québec. Research objectives were to: 1) define perceptions, expectations and needs of the Gespeg Mi'gmaq community regarding forestry and their involvement in a community forestry; 2) understand the direction the Gespeg community wanted to give to its community forestry project. To do so, we took up residence in Gespeg, conducted interviews and literature reviews, using a collaborative approach with the community to define their vision and their objectives. Our research allowed us to determine the specific nature of Gespeg community expectations, which is a cultural and identity focus rather than an economic one, and their diverse objectives about their territory and the forest. This finding suggests the need to explore a distinct territorial and forest governance model adapted to the aboriginal context.

**Keywords:** Mi'gmaq, community forestry, aboriginal vision, First Nations objectives, territorial and forestry governance

### Vivir en su territorio forestal: valores, expectativas y percepciones de los Mi'gmaq de Gespeg

Denis Blouin, Jean-François Bissonnette y Luc Bouthillier

Este artículo se centra en los y las Mi'gmaq de Gespeg, que participan hace más de 15 años en iniciativas de silvicultura comunitaria cerca de la ciudad de Gaspé, en Quebec. Los objetivos de los autores son definir las percepciones, expectativas y necesidades de esta comunidad en relación con el bosque y su participación en la silvicultura comunitaria, y comprender la dirección que desean tomar en su proyecto forestal. Para ello, los autores realizaron visitas, investigaciones documentales y entrevistas, en un proceso de colaboración con la comunidad para dilucidar su visión y objetivos. Lo anterior llevó a la

conclusión de que sus expectativas, que son más culturales e identitarias que económicas, así como sus diversos objetivos en relación con el territorio y el bosque, son específicas. Los resultados obtenidos sugieren la pertinencia de explorar una gobernanza territorial y forestal innovadora y adaptada al contexto indígena.

**Palabras clave:** Mi'gmaq, silvicultura comunitaria, visión indígena, objetivos de las Primeras Naciones, gobernanza territorial y forestal.

### Les reptiles dans les savoirs et l'imaginaire des Nahuas/Maseualmej de la Sierra Norte de Puebla (Mexique)

Pierre Beauceage, Taller de Tradición Oral Totamachilis, Xanath Rojas Mora, Guillermo Alfonso Woolrich Piña, Ezequiel Mora Guzman et Erika López Salgado

Les serpents sont de ces animaux que Claude Lévi-Strauss appelait « bons à penser ». Chez les Nahuas/Maseualmej du bassin de la rivière Apulco, dans la Sierra Norte de Puebla (Mexique), les représentations des reptiles et des amphibiens se déploient à plusieurs niveaux : cognitif-empirique, pratique et cosmique. Le présent article explore ce dernier niveau et révèle, entre autres, une continuité structurelle frappante entre les attributs et fonctions de certains reptiles dans les représentations autochtones contemporaines et ceux qu'on associait à des divinités chez les Aztèques, au moment de la conquête espagnole, et ce malgré le changement des contenus. Par exemple, une fonction de Quetzalcoatl, hybride serpent-oiseau, celle d'« ouvrir la voie aux nuages de pluie », s'est reportée sur l'hirondelle qui « balaie le ciel » : redevenu reptile fantastique, *kuesalkouat*, tout comme le gecko, « appelle la pluie ». De même les fonctions nourricières de Tlaloc et de Chicomecoatl sont maintenant partagées entre Aueuejcho et les Foudres, qui « font pleuvoir », et les Talokej et le boa, qui protègent la croissance des épis. Les auteurs démontrent ici que, chez les Maseualmej d'aujourd'hui,